

La quête des antipodes

Ce texte ne veut en aucun cas dissimuler ma condition d'errant, en restant cohérent avec moi-même. La vie est belle surtout si nous nous adonnons aux rêves pour en échapper.

Tout mon vécu gravite autour d'un dialectisme entre individu et collectif entre les forces ténébreuses du collectivisme que j'appelle « troupisme », et l'individualisme sans ambitions que j'appelle « lâcheté » ou fuite dans les rêves. Toute mon esthétique en dérive. Ce collectif ne peut être que dévastateur pour un individu : l'opposition individuelle vaincue à ce collectif et re-née dans une autre vie, fantastique ou rêvée, résulte dans une nouvelle étape de l'évolution individuelle. Le collectif possède deux caractéristiques principales : mentalité de troupeau et hiérarchie. La mentalité de troupeau signifie l'acceptation ou l'exclusion d'un individu sur les différents critères d'homogénéisation ou de purification de groupes (ethniques, raciaux, sociaux, de mérites ou de la nature même). La hiérarchie distribue distinctions, récompenses ou punitions.

Ce dialectisme entre collectif et individu me ramène à ma jeunesse, en Moravie, en Tchécoslovaquie. J'insiste sur les différences des trois régions de l'ancienne Tchécoslovaquie :

- la Bohême, région de Prague, « tchécophone », protestante, voire athée, germanophile, industrielle et commerçante, « pays de la bière »
- la Moravie, également « tchécophone » mais plutôt catholique et « austrophile », agricole et « pays du vin »
- la Slovaquie, « slovacophone », catholique, « hongrophile », viticole et fière.

Ces trois régions, belles, homogènes et culturelles souffrent d'une xénophobie et de complexes d'infériorité.

Ma ville natale, Olomouc, est au cœur de la région de la Moravie. Elle est riche en histoire et en culture. C'est un vrai joyau de l'art baroque. Georg Mendel, fondateur de la génétique au XIXème siècle, Comenius, philosophe du XVIIème siècle, Edmund Husserl, fondateur de la phénoménologie, Sigmund Freud, ou encore des musiciens comme Gustav Mahler, Leos Janacek, Isa Krejci, Bohuslav Martinu, ou des peintres comme Oscar Kokoschka, Othon Coubin (Otokar Kubin), Maxmilian Svabinsky, Bohumil Dvorsky, Ivan Theimer y sont passés et y ont laissé leurs empreintes, entre autres. C'est dans cette ville que sévit également, dans les années 1980, le dialectisme marxiste-léniniste avec ses applications détournées dans l'éducation officielle. Mais mon enfance fut très heureuse. Issu d'une famille de nouveaux intellectuels progressistes définis par l'évolution sociale d'après 1945, d'un père ingénieur en métallurgie et Pragois, et d'une mère femme médecin Slovaque, ce climat « morave » a forgé mon caractère, mes deux parents étant toujours considérés comme des « étrangers » par leur entourage. Leur statut de renégats immigrés et de la classe moyenne qui a été le pire ennemi de tous les régimes, nous a permis de construire une famille à l'écart et heureuse au sein du peuple d'Olomouc : mes parents, ma sœur de sept ans mon aînée et moi, le cadet.

Malgré la haute protection de notre micro-univers familial matriarcal, les problèmes existentiels de mon père après le Printemps de Prague 1968, et l'angoisse due au régime collectiviste avaient influencé mon vécu : je ne fus jamais capable de faire partie d'un collectif plus large. Toutes les écoles étaient pour moi une opportunité de me glisser aux collectifs des copains sans forcément mélanger la vie scolaire et extrascolaire (de famille et d'autres groupes). A l'âge de cinq ans, j'ai commencé à fréquenter « L'Ecole Populaire des Beaux Arts ». Plus sérieusement, j'y suis rentré à l'âge d'environ neuf ans et je ne l'ai pas quittée jusqu'à l'âge de vingt ans. Malgré tout, certains trouvent difficilement des traces d'érudition dans mon dessin.

Une autre période de ma vie est l'adolescence tardive. Le mélange kafkaïen des paradoxes sociaux, celui du pouvoir communiste oppressif, de la perestroïka libératrice, de la dissidence arrangée, et l'âge de 17 ans m'ont fait chercher des portes de secours. La première fuite « intellectuelle » de

cette condition ubuesque était dirigée vers l'esthétique complexe de Georg Wilhelm Friedrich Hegel¹. La deuxième fuite d'expression littéraire et humoristique était la formulation d'un délire sociétal et sarcastique. Nous avons créé un groupe d'étudiants de la Nouvelle Société Pataphysique². Cette association, a joué jusqu'au bout l'ironie politique, exprimée par le pouvoir absolu d'un dictateur, que j'ai incarné comme meneur de ce trio. La dialectique de la relation entre les masses et l'individu s'exprima par ma voix comme si moi-seul étais toute la société entière. La référence à Alfred Jarry³ ne m'a pas épargné des avertissements des staliniens obtus. Un autre microclimat particulier né de la conjonction de la peinture officielle (Marie et Frantisek Belohlavkovi, Vladimira et Jan Stratilovi, Jan Zenozicka et autres) et dissidente (Libor Vojkuvka, Miroslav Snajdr, Ivan Theimer, Vaclav Stratil) s'est installé à Olomouc et a nourri ma sensibilité. Cette situation historique a trouvé également une expression dans l'historiographie artistique dans le terme « La Serre » d'Oldrich Sembera⁴ - la serre étant une métaphore d'un endroit fermé avec une atmosphère artificielle.

La faculté de médecine avec nos amours, rencontres sociales et premiers échecs, m'a ouvert les yeux sur la société d'Olomouc que je trouvais trop repliée sur elle-même et paranoïaque pour que j'y trouve mon inspiration. Durant mes années de faculté de médecine, comme boulot étudiant, j'ai été guide touristique. C'était une délivrance pour moi qui étais à la découverte d'autres cultures. J'ai réalisé en partie mes rêves d'adolescent qui consistaient à fuir vers l'Occident. Plus tard, logiquement, j'ai rejoint la mouvance des réformateurs au sein du Parti Communiste Tchécoslovaque, avant que je ne vive l'excitation du changement lors de la chute du régime communiste et de la chute du Rideau de fer. Cette condition absurde m'a toujours forcé à chercher un compromis entre des positions aux antipodes. Malheureusement, je ne l'ai pas encore trouvée, mais ma quête continue.

La période de désillusion après 1989 commence avec mes critiques rudes et brutes de voies obscures de la nouvelle classe politique. La politique tchécoslovaque après 1990 reste à mes yeux aussi incohérente que paradoxale, identique à celle d'avant la chute du communisme. Les oxymores des différentes périodes historiques en témoignent : du « tchécoslovaquisme » passant par le socialisme réel et socialisme avec le visage humain jusqu'à la révolution de velours⁵. A ce moment, j'ai arrêté ma recherche picturale pour y revenir vingt ans plus tard. J'ai survécu à cette période seulement grâce à mon travail intellectuel et à mon enthousiasme pour mes études de la vie. Au-delà de la formation artistique, cette fascination permanente de la vie m'a jadis amené à acquérir de solides bases en science et en médecine, dans mon pays d'origine, mais aussi aux Pays-Bas et en France. De nature profondément provincial et européen, j'ai sans cesse critiqué le côté opaque des choix politiques et économiques de mon pays. Finalement, j'ai émigré en France, qui m'a bien accueilli. C'était une conséquence logique de mon expérience de la Tchécoslovaquie : xénophobe, mafieuse, collectiviste. Deux faits me protègent du « troupisme » local dans mon nouveau pays d'adoption : le fait que la France cultive sa démocratie dans le respect des droits de l'homme, et le fait d'être un étranger. Cela me procure une certaine immunité, voire une quarantaine. La langue d'un exclu se libère plus rapidement et plus facilement. Le fait que je parle plusieurs langues et aucune à un niveau spirituellement suffisant me force à exprimer mon vécu dans la peinture. D'être un étranger, même naturalisé, me procure une certaine impunité d'expression et aussi une certaine incompréhension ; les Français, en général, ne comprennent pas la dialectique. J'ai acquis également une profonde conviction que l'homme est uniquement un individu et non le membre d'un groupe. Ceci résonne avec une phrase d'Emmanuel Kant⁶ : « Il y a deux choses qui m'émerveillent : le ciel étoilé au-dessus de ma tête, et l'ordre moral en moi ».

Aujourd'hui, l'expression picturale me permet de partager autrement, non-verbale, cette expérience souvent douloureuse, contradictoire et compliquée qu'est l'art de la médecine. Depuis

1 Georg Wilhelm Friedrich Hegel : L'introduction à l'esthétique

2 Stanovy Nové Patafyzické Společnosti, signataires : Igor Kubalek, Lada Hrabalkova et Marian Benca

3 Alfred Jarry

4 Oldrich Sembera

5 Tomas Garrigue Redlich Masaryk, Alexandre Novotny, Alexandre Dubcek, Vaclav Havel

6 Emmanuel Kant

Hippocrate, la médecine se présente comme un art et non comme une science, malgré les études (phénoménologiques ou expérimentales) qui concentrent les données et expliquent la technique nécessaire pour accomplir l'acte unique car individuel qu'est le soin donné au patient. Malheureusement, nous nous référons à la médecine comme à une science. Si c'est le cas, c'est uniquement à cause d'une prévalence des « travaillomans » angoissés dans la société selon la classification schématique de Tobi Kahler⁷ pour lesquels l'information est suffisante elle-même : sans contexte, sans application, sans approximation. Leur influence est d'ailleurs majeure partout dans toutes les activités humaines : en science, en éducation, en politique... Il semble, hélas, qu'il est préférable de voir un arbre qui cache la forêt, comme disait Kant. Toute demande tyrannique de la perfection, spécialisation, d'expertise, détail, hiérarchie, information, preuve « scientifique »... témoigne d'une dégradation constante de la méthode et de la logique, d'absence de la raison pure. Néanmoins, il faudrait planter beaucoup d'arbres pour cacher la forêt. Malencontreusement, le pourcentage dans la population générale de ce genre d'individus pour lesquels l'information est autosuffisante, a la même proportion dans les autres populations professionnelles, artistiques ou autres sous-groupes.

De plus, en médecine, l'approche phénoménologique invalide l'approche expérimentale et vice versa : les physio-pathologistes sont séparés des raisonnements épidémiologiques, comme se perpétuent en parallèle les différences entre abstraction et figuration en peinture⁸. L'art et la médecine sont divins, car réels, en opposition à la science et à la technique qui sont les fruits du travail humain. Mes maîtres en arts et en médecine partagent cette vision. Mon arrivée en France m'a redonné l'espoir. Ma passion créatrice est revenue une fois que ma vie réelle de professionnel libéral s'est éclaircie. Je me suis installé à Paris en 2001 comme médecin généraliste.

La littérature jouait un rôle important dans la construction de l'univers de mon adolescence, en plus de l'esthétique de George Wilhelm Friedrich Hegel. Vaclav Vancura, Milan Kundera, Josef Skvorecky, Ladislav Mnacko, Franz Kafka, Odon von Horvath, Gabriel Garcia Marquez, la littérature anglo-saxonne - surtout « the southerners » (Joyce Carole Oates, William Faulkner, Tennessee Williams, Truman Capote, John Steinbeck), aussi William Saroyan, Angus Wilson, et les classiques russes (Ivan Sergeievitch Tourgenev, Léon Tolstoï, Anton Pawlovitch Tchekhov, Michail Choukhov) m'ont fortement influencé. Aujourd'hui, mon choix se porte sur la littérature scientifique ou les essais (Michel Arouimi, Daniel Arrasse, Ernst H Gombrich, Pierre Sterkcx).

J'essaie de cultiver mon expressivité à partir des œuvres des anciens maîtres du Quattro et Cinquecento, du maniérisme de Tintoret et de la renaissance allemande. Je pourrais citer, parmi les artistes modernes dont je me sens inspiré, Jan Zrzavy, Adolf Hoffmeister, Max Beckmann, le cercle de Bloomsbury, Otto Dix, Emile Nolde, Giorgio de Chirico, Léon Van Spilliaert, Georges Rouault, Raul Duffy, Edward Hopper, Balthus, Francis Bacon, Lucien Freud. Les artistes contemporains que j'estime le plus sont : Richard Diebenkorn, Gerhardt Richter, Elisabeth Payton, Philippe Pasqua, Eric Fischl, The New Leipzig School et aussi Maurizio Catelan, Wim Delvoy. Il vaut mieux énumérer ce qui ne m'inspire guère ou ce que je n'aime pas : romantisme, orientalisme, national socialisme et socialisme réaliste pur, art stylisé « moderne » des années 1970-80, hyperréalisme, surréalisme, figuration traditionnelle pure, réalisme académique, les artifices techniques (3D, tableaux en relief...), abstraction après 1968, idées crues, pornographie artistique, bandes dessinées... La liste est longue. Mais au dessus de tout, je n'aime ni les artistes, ni les scientifiques, ni les médecins qui se prennent trop au sérieux - la vie est paradoxale, courte mais belle, et ne mérite pas d'être momifiée dans un cercueil sans humour.

Les échanges d'opinion fructueux au cours de rencontres avec mes compatriotes, artistes tchèques dont l'expérience est plus ancienne que la mienne me sont indispensables : Jiri et Bela Kolarovi, Adriana Simotova-Johnova, Karel Steiner, Roman Kames, Yves Vyhnal Ken Seaton, Vladimir Skoda. Je citerai aussi un Polonais, Richard Bilan et un Américain, John Ruggieri. Les contacts avec les artistes émergents qui sont tous plus jeunes que moi, Cyril Aboucaya, Antoine Roeggiers, Cécile Granier de Cassagnac, Thomas Lévy-Lasne, le groupe Baltos Kandys, Xie Lie, Leona

7 Tobi Kahler

8 Olli S. Miettinen : Theoretical Epidemiology. Principles of Occurrence Research in Medicine.

Krizova, Zdenek Moupic, me permettent de dessiner mon propre chemin.
Les influences multiples et les inspirations nombreuses nourrissent ma quête qui continue pour
trouver l'ataraxie aux antipodes de la vie.

Maisons-Alfort 20.10.2010